éprouva dans le principe et nous est une preuve de l'habileté avec laquelle il accomplit la tâche compliquée d'utiliser les ressources d'États dont les gouvernements et les peuples, il ne l'ignorait pas, aspiraient à son renversement. Les dispositions qu'il prit pour réprimer, avec des forces suffisantes et sûres, toute possibilité de défection sur ses derrières, quand il entra en Russie, sont sous nos yeux, et ceux qui étudient ses lettres ne peuvent qu'être frappés du soin et de la prévoyance qu'il déployait pour les grandes et désastreuses entreprises, dans lesquelles l'entraînaient son orgueil et une présomptueuse confiance dans son étoile.

La Grande-Armée, qu'il rassembla sur le Niémen pour l'invasion de la Russie, comptait plus d'un demi-million d'hommes et se composait de onze corps d'armée, sans compter la Vieille et la Jeune Garde, quatre superbes corps de cavalerie, et le contingent Autrichien de 32,000 hommes : en totalité, elle était forte d'environ 600,000 hommes, dont pas plus d'un tiers n'était Français. Il emmenait avec lui plus de 1,200 canons pour la campagne.

Pour faire face à cette imposante troupe d'envahisseurs, le Czar avait rassemblé trois armées d'une force totale de 215,000 hommes environ. Il y avait encore également en campagne, une quatrième armée Russe de 40,000 hommes en plus ; mais elle était engagée dans des opérations sur la frontière Moldave de la

Turquie, où Napoléon espérait qu'elle trouverait une occupation suffisante pour l'empêcher de peser d'une manière quelconque sur ses opérations. C'étaient de faibles forces pour défendre la Sainte Russie contre les armées alors déployées contre elle, sous le plus grand capitaine de tous les siècles ; mais elles étaient exclusivement composées de Russes, enflammés du plus profond enthousiasme, à la fois religieux et patriotique, et prêts à combattre sur leur propre sol pour la défense de tout ce que l'homme a de plus cher.

Les armées Françaises étaient toutes commandées par des généraux célèbres et d'une habileté prouvée sur les champs de bataille, tandis que le Czar n'était pas grand stratégiste lui-même, et ceux qui avaient le commandement de ses armées, inconnus comme généraux, ne possédaient pas d'habileté particulière pour la guerre, ni d'aptitude pour la manœuvre des troupes. Dès le début même ils avaient été amenés à prendre des dispositions fâcheuses, par suite de faux bruits répandus par Napoléon, qui indiquaient qu'il se proposait d'occuper la Volhynie. Ils avaient alors éparpillé leurs troupes sur un front si étendu qu'il eût été impossible de les concentrer à temps pour parer à toute attaque soudaine de Napoléon. La division des avis, les jalousies mutuelles des généraux, et des plans vagues et mal combinés, tendaient encore à troubler

et à affaiblir la nature de la résistance qu'ils pouvaient offrir.

Napoléon atteignit le Niémen à Kovno et le traversa le 24 Juin. Il avait hésité longtemps et eut volontiers fait la paix à des conditions peu dures, si Alexandre avait seulement fermé ses ports aux marchandises Anglaises. Mais, finalement, il se décida à envahir la Russie. La distribution défectueuse des forces de l'ennemi se prêtait à une attaque sur leur centre. Son plan était de se frayer passage à travers l'armée Russe, jusqu'à Smolensk — alors encore généralement considéré comme le boulevard de l'Empire — en opérant dans la province Polonaise de Lithuanie, où il était certain de trouver de nombreuses sympathies.

Le passage du Niémen s'opéra sans aucune résistance et les Russes reculèrent sur Smolensk, devant les troupes qui s'avançaient. Cette tactique de retraite n'était pas, comme beaucoup l'ont affirmé, l'exécution d'un plan soigneusement arrêté pour attirer les Français à leur perte, dans les déserts sans routes de la Russie. Mais le général en chef Russe ne pouvait, par le fait, rien faire d'autre ; car, par d'habiles mouvements, Napoléon, avec son centre, avait séparé les armées Russes comme un coin bien enfoncé et était trop fort sur tous les points, quelles que soient les forces que les Russes pourraient alors amener contre lui. En reculant ainsi, les généraux d'Alexandre

espéraient se concentrer à Smolensk et y prendre position. L'opinion publique, si l'on peut dire qu'elle existât alors en Russie, réclamait une bataille à grands cris et injuriait ouvertement Barclay de Tolly pour sa politique de prudente retraite à la Wellington.

Napoléon entra à Wilna le 28 Juin et y demeura jusqu'au 16 Juillet : perte de temps impossible à expliquer, quand on songe que déjà l'année était avancée quand il ouvrit la campagne. On a donné de nombreuses excuses spécieuses de ce retard ; mais ce fut une fatale erreur, s'il avait tracé en imagination, ce qui est certain, le cours probable que suivrait la guerre. Cette erreur devenait plus grave encore s'il avait l'intention d'avancer au-delà du Dniéper, au cas où ses conditions seraient repoussées après la victoire qu'il comptait remporter, entre le cours supérieur de cette rivière et la Dwina, quelque part sur la ligne Witepsk-Orscha.

Pendant son séjour à Wilna, il manifesta un désir incontestable de la paix et semble s'être rendu compte du danger, sinon de la déraison, de pousser Alexandre dans les rangs de ses ennemis actifs et déclarés. Une absence de volonté nécessaire pour décider d'aussi grandes questions que la paix ou la guerre commençait déjà à se faire sentir en lui, et dans la politique qu'il suivait même alors, il y avait une hésitation indiscutable.

La question Polonaise se dressait alors devant lui d'une façon très embarrassante. Au commencement de sa vie toutes ses sympathies — et elles étaient vives alors — allaient aux Polonais et il envisageait le partage de leur pays comme un crime, exigeant une expiation de tous ceux qui y avaient pris part ou qui s'étaient partagé le butin. Il savait que le coup le plus sérieux qu'il pouvait porter au Czar serait le rétablissement de la Pologne, et qu'il lui serait facile d'obtenir le consentement de l'Autriche et de la Prusse à cette mesure, en leur donnant des équivalents ailleurs, en échange de leurs provinces Polonaises. Tout jeune homme, la liberté était son unique religion ; mais depuis il avait appris à haïr et à redouter ce mot. Le pauvre officier Corse sans amis pouvait se laisser aller à nourrir des idées élevées de liberté ; mais le riche et puissant Empereur des Français, investi d'une autorité absolue, avait oublié les aspirations de sa jeunesse en poursuivant son ambition personnelle. Il n'avait aucune envie, selon son expression, d'être le Don Quichotte de la Pologne en la reconstituant, en royaume, sur des principes républicains, qui seuls eussent été acceptables pour les nationaux Polonais de cette époque.

Récemment admis dans l'une des plus grandes maisons régnantes d'Europe, il semble avoir acquis, avec sa jeune épouse, tous les préjugés royaux de sa

race, surtout la haine du républicanisme sous toutes ses formes, haine partagée par les rois et les princes avec lesquels il frayait alors, sur un pied d'égalité. Dans leur société, il oubliait qu'il était sorti du peuple et agissait comme s'il était né dans la pourpre. Il ne fallait donc pas songer à combattre la Russie par le rétablissement de l'indépendance de la Pologne.

Bien qu'il eût hésité à lancer ses armées au cœur de la Russie, la grandeur même du plan qu'il avait conçu pour la prise de Moscou semble l'avoir fasciné. Sans nul doute, il était sous l'influence des grands succès remportés dans les années précédentes. Ses splendides victoires et la flatterie qu'elles avaient amenée à leur suite, lui faisaient croire à son invincibilité. Il se souvenait que ces victoires lui avaient, en toute occasion, rapidement assuré la paix aux conditions qu'il imposait, et il ne pouvait voir aucune bonne raison pour qu'une grande victoire, près de Smolensk, ne forçât pas Alexandre à demander aussi la paix.

Napoléon quitta Wilna dans la nuit du 16 au 17 Juillet par la route de Saint-Pétersbourg, comme s'il avait l'intention de marcher sur cette ville ; mais ce n'était qu'une feinte, son but réel étant de gagner Witepsk, dans l'espoir d'y surprendre Barclay. S'étant donc avancé d'environ cent kilomètres du côté du camp de Drissa, il tourna subitement à droite, dans la soirée

du 17, et atteignit Globokoë le lendemain matin. Après s'y être arrêté pendant quatre jours sans grande raison, il arriva à Vitepsk le 28 Juillet, après quelques combats sans importance, Barclay de Tolly reculant habilement devant lui tous les jours.

Jusque-là, les opérations de Napoléon avaient été extrêmement heureuses, mais cependant les choses n'allaient pas aussi facilement qu'il l'avait espéré. Des pluies torrentielles avaient pendant quelque temps accablé ses colonnes et rendu leur marche extraordinairement lente. Encombré d'énormes convois, ses tentatives de marches forcées, ou même ces mouvements très rapides, sur lesquels sa stratégie se basait ordinairement en grande partie, n'avaient réussi qu'à envoyer par milliers ses soldats dans les hôpitaux ou à les laisser par dizaines de mille en traînards, mourant de faim, pour indiquer la route qu'il avait suivie. Les approvisionnements du pays étaient épuisés par les Russes battant en retraite et il devenait de jour en jour plus difficile de nourrir hommes et chevaux. La Prusse et toutes les provinces que ses armées avaient traversées, avant de franchir le Niémen, avaient été dépeuplées de chevaux. Mais la boue profonde des ornières, qui servaient de routes en Russie, commençait déjà à les détruire avec une rapidité alarmante. Les conducteurs, pleins de mauvais vouloir, désertaient à toutes les occasions possibles. Avant même d'arriver à Wilna,

le manque de chevaux avait obligé l'Empereur à laisser en arrière cent canons et cinq cents fourgons.

Sa marche a ucentre de la zone des opérations des Russes avait séparé leurs armées, ce qui, avec leurs mouvements défectueux, les exposait sérieusement à être attaquées et détruites en détail. Mais les généraux de Napoléon avaient déjà commencé à se quereller entre eux ; ils n'opéraient pas conjointement et échouaient dans l'exécution de ses plans les mieux combinés et de ses dispositions les plus habiles pour arriver à l'anéantissement complet des colonnes ennemies. La première partie de la campagne avait été très habilement mûrie et préparée par l'esprit magistral qui la dirigeait; mais pourtant le résultat fut un échec ; car, après quelques insignifiants combats d'arrière-garde, les armées de Bagration et de Barclay réussirent, le 3 Août, à effectuer leur jonction à Smolensk.

Ce fut pendant sa longue halte de seize jours à Witepsk que Napoléon apprit le succès remporté par l'Angleterre dans ses négociations d'une paix dans le nord entre la Russie et la Suède, et dans le sud entre la Russie et la Turquie. Deux corps considérables de troupes Russes devenaient ainsi libres de renforcer les armées opérant alors sur la droite et sur la gauche de la colonne de marche des Français. Cependant, ces deux corps avaient d'immenses distances à parcourir

pour arriver dans la zone des opérations de Napoléon, et il espérait terminer la guerre avant qu'ils ne fussent à même de venir gêner ses mouvements. Il sentait également que, dans un temps facile à calculer, ces troupes Russes se feraient sentir sur sa longue ligne de communications, ce qui aurait dû être pour lui un nouvel avertissement de ne pas se porter cette année-là au delà du Dniéper. Jusque-là, ses opérations avaient eu lieu dans une région où les habitants, en grande partie d'origine Polonaise, n'étaient en aucune façon d'enthousiastes partisans de la Maison de Romanoff. Mais s'il s'aventurait au delà de Smolensk, il se trouverait au milieu d'une population purement Russe, profondément imbue de très vifs sentiments religieux et nationaux, et très surexcitée par les appels adressés à son patriotisme par Alexandre, son Pape en même temps que son Roi.

Napoléon quitta Witepsk le 13 Août, espérant tomber sur l'armée Russe avant qu'elle atteignît Smolensk et peut-être l'isoler de cette place. Aux torrents de pluie qui étaient tombés en Juillet, avait alors succédé une chaleur étouffante et, pendant la marche, la poussière sur les routes argileuses était intolérable. Le repos à Witepsk, par un pareil temps, avait été salutaire pour les troupes, mais les pertes par suite de maladies ou de désertions étaient déjà effrayantes. La Grande-Armée se trouvait dimi-

nuée de cent cinquante mille hommes, morts dans les hôpitaux ou errants en traînards sur la ligne de communication. Il ne savait que trop qu'en pénétrant plus avant en Russie, ce mal irait en s'aggravant.

Les 16, 17, et 18 Août, bon nombre de combats eurent lieu autour de Smolensk, causant de grandes pertes des deux côtés et se terminant par la retraite des Russes. Mais Napoléon n'arriva pas à forcer son prudent adversaire à livrer une bataille décisive. Il se trouvait dans ce qui avait été une grande ville, mais qui n'était plus alors qu'un amas de ruines fumantes, — car ses obus l'avaient incendiée — et avec seulement une petite quantité de vivres qui arrivaient. La récolte de l'année précédente avait été mauvaise — ce que Napoléon savait avant de dresser le plan de l'invasion de la Russie — et celle de 1812, moissonnée alors, avait été ou emportée ou détruite en grande partie par les paysans dans leur fuite. Ils avaient également emmené la presque totalité du bétail et des chevaux, et il était difficile pour l'Intendance de réunir le peu de grain laissé dans les champs.

Ce que Napoléon désirait et cherchait, c'était une grande bataille décisive qui le mît en position de finir la guerre sans s'avancer davantage dans la Russie. Mais bien que Barclay ne fut pas un grand général, il était trop habile pour donner ainsi beau jeu à son adversaire. Sa tactique, et c'était une tactique sûre

dans sa position, était d'engager des actions d'arrière-garde à chaque occasion favorable, comme il l'avait fait à Smolensk, puis, avant que son armée fut sérieusement compromise, de se retirer plus loin dans l'intérieur, pendant que ses Cosaques harcelaient les colonnes Françaises en marche, enlevaient toutes les provisions du pays, et tuaient les traînards. Dans un pays sans routes, comme la Russie de cette époque, c'était certainement la vraie tactique à suivre pour Barclay; mais elle ne trouva pas grâce auprès de son armée et fut généralement désapprouvée dans toutes les parties de la Russie.

Jusqu'à ce moment, Napoléon s'était cru si certain d'être en état de forcer son adversaire à une action générale et décisive, avant que Barclay fut parvenu à dépasser Smolensk, qu'il avait toujours indiqué cette ville à ses soldats comme la limite extrême de la campagne de l'année. Il s'était efforcé de les réconforter en la leur décrivant comme une belle ville où ils trouveraient le repos au milieu d'un pays fertile regorgeant du blé et des fruits d'une abondante récolte. Mais au lieu de cela, ils se trouvèrent entourés de rues en feu et dans un pays où les habitations, éloignées ou rapprochées, étaient pour la plupart incendiées.

D'un bout à l'autre, les plans de Napoléon avaient été admirables sur le papier; mais en raison de la

négligence et du peu d'ardeur avec lesquelles ces plans avaient été exécutés par ses généraux, il n'avait pour ainsi dire encore rien accompli d'important, tandis que ses ennemis étaient parvenus à réparer la grosse faute de leurs premières dispositions par la concentration de leurs deux principales armées à Smolensk. Ses lieutenants lui conseillaient de s'arrêter et de ne pas s'enfoncer plus avant en Russie cette année. Derrière la Dwina et le Dniéper, il pouvait, disaient-ils, réorganiser son armée et établir une nouvelle base pour une autre campagne l'été suivant, si jusque là aucune paix n'était conclue. La gravité de l'entreprise dans laquelle il s'était embarqué était patente pour tous ses Maréchaux et devait alors, si elle ne l'avait pas fait plus tôt, le frapper aussi. Mais il croyait toujours en son étoile et ne pouvait admettre la possibilité d'un insuccès. Nous n'arrivons à expliquer son oubli de tout plan pour faire face à cette éventualité d'un échec que par sa présomptueuse confiance en lui-même et en sa fortune, à laquelle finalement il dût en grande partie sa perte. Quand donc l'insuccès l'accabla, non seulement il le surprit, mais il le trouva sans aucun plan conçu pour en amoindrir les effets.

Il se fiait toujours à l'opinion généralement acceptée que Barclay serait bientôt forcé par l'armée et le peuple Russes de s'arrêter et de combattre. De plus, la politique prudente que ces conseillers lui recom-

mandaient instamment ne convenait ni à son caractère ni à sa renommée. Il ne pouvait pas encore admettre l'idée de faire une manifestation publique qui put être prise pour l'aveu d'un échec de sa part. Il espérait toujours beaucoup en son influence sur Alexandre pour obtenir une paix satisfaisante, tout en employant son habileté pour amener une bataille rangée. Il pouvait encore compter sur deux mois de beau temps, pendant lesquels il manœuvrerait dans ce but, et pensait naturellement, que, s'il y arrivait, il serait en état d'écraser l'ennemi et, par ce coup seul, de terminer la guerre.

Il ne partit de Smolensk, avec sa Garde, que le 25 Août, la cavalerie sous les ordres de Murat étant depuis plusieurs jours déjà sur la trace de l'ennemi. Mais les chevaux étaient dans un si misérable état qu'on n'en pouvait pas attendre grand chose, et Murat fit peu. De Smolensk à Moscou il y a environ quatre cents kilomètres. La route passe à travers une contrée fertile; mais les Russes, en battant en retraite, en avaient fait un désert. La tactique pleine de finesse par laquelle Wellington l'avait emporté sur Masséna, quand il s'était retiré sur ses lignes à Torrès-Vedras, alors tenue en grande estime parmi les stratégistes, fut étroitement suivie par Barclay tant qu'il conserva le commandement en chef. Les Français trouvaient tous les villages abandonnés, beaucoup incendiés, et toute

nourriture pour les hommes et pour les animaux qui n'avait pu être emportée soigneusement détruite.

Cette tactique, cependant, bien que fatale à Napoléon, n'était pas comprise par les hautes classes et était épouvantable pour les paysans qui en souffraient le plus directement. A la fin, la clameur contre le général en chef devint trop forte pour qu'on y résistât et Barclay fut remplacé par Kutusoff, qui avait acquis une grande réputation dans ses guerres contre les Turcs. Conformément au désir de toutes les classes, civiles et militaires, il résolut de livrer une grande bataille pour défendre Moscou, l'ancienne capitale de la Russie. La position qu'il choisit à Borodino était à cent-vingt kilomètres environ à l'ouest de cette ville et il la retrancha solidement : ce fut là que Napoléon l'attaqua le 7 Septembre.

Quoique la distance de Wilna sur le Niémen à Borodino ne fut que d'environ huit cent-vingt kilomètres par la route que suivit Napoléon, du demi-million d'hommes qu'il avait avec lui en franchissant ce fleuve, il ne put mettre en ligne à Borodino, pour ce qu'il croyait être la bataille décisive de la guerre, qu'à peu près 130,000 hommes. Et pourtant dans les divers engagements ses pertes avaient été insignifiantes. En réunissant tous les détachements et de nombreux corps de Cosaques indisciplinés et de milices mal organisées, le général en chef Russe était